

L'envers d'une illusion

Point Hors Ligne

Collection dirigée par Jean-Claude Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Daniel Roquefort

L'envers d'une illusion

Freud et la religion revisités

POINT HORS LIGNE

ères

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2000-0
Première édition © Éditions Érès, 2002
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Introduction	9
--------------------	---

I. VERS *TOTEM ET TABOU*

Éléments biographiques : Freud et le judaïsme	17
Freud: juif mais athée	23
L'athéisme scientifique de Freud	27
Une chronologie particulière	33
Bilan des textes consacrés à la religion de 1897 à 1911.....	37
Biographie de Jung jusqu'à sa rencontre avec Freud.....	43
Essai d'analyse des transferts	51
Post-scriptum : Fliess/Jung, divergences, convergences.....	73

II. *TOTEM ET TABOU* ET LE PÉCHÉ ORIGINEL

<i>Totem et tabou</i>	79
Limite de la première conception freudienne de la religion, nouvelles perspectives.....	87
Le dogme du péché originel	91
Premières conclusions.....	107
Retour à Freud	111
Freud et le dogme du péché originel.....	121
Les modalités du refoulement.....	127

III. *L'HOMME MOÏSE* ET LA RELIGION MONOTHÉISTE

Les thèses de Freud.....	137
Les difficultés du texte de Freud	145
Considérations théologiques I : l'Ancien Testament et le péché originel	169

Considérations théologiques II :
 l'Ancien Testament et le mythe de la rédemption..... 177
Hypothèse sur un texte latent 187
Le retour du refoulé : nouvelles hypothèses 195

Conclusion 203

*« Je n'ai pas peur des mots
qui sentent le fagot de la religion,
je ne sens pas de tabou à aucune odeur de ratichon,
ni même à tout ce qu'elle propage. »*

J. Lacan,
Les Non-Dupes errent,
Séance du 11 décembre 1973.

Introduction

Ce livre est né d'une question toute simple, mais qui ne cessa de me hanter pendant bien des années. Comme beaucoup d'enfants, je reçus un enseignement religieux. Les paroles de Jésus sur la montagne m'avaient particulièrement impressionné. « Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre ¹. » Parole admirable, mais qui, outre qu'elle fut somme toute assez peu praticable pour l'écolier que j'étais alors, ouvre à un processus qui n'a pour terme que la lassitude de l'agresseur. Comme je n'ai aucun penchant pour le masochisme, je me demandais que faire d'une saine velléité qui me portait à rendre coup pour coup.

Bien sûr, la réponse ecclésiale, lénifiante, invoquait l'amour du prochain, la patience, l'humilité, laissait même entrevoir une récompense future. Mais je la trouvais de peu de poids face aux impulsions qui m'animaient en de pareilles circonstances. Assurément, quelque chose passait à la trappe dans le discours chrétien ².

Lassé de ces dérobades, je me tournais vers la psychanalyse, la lecture de Freud et de Lacan. J'ai découvert là, entre autres, que la question pulsionnelle ne peut être éludée qu'au risque du pire, que la haine, l'agressivité sont incontournables et qu'à les diaboliser ou à les dénier on leur laisse le champ libre et leur interdit toute conversion en une réalisation subjective qui puisse faire œuvre.

1. Mt 5, 39. *Traduction œcuménique de la Bible*, Paris, Cerf, « Les Bergers et les Mages », 1975.

2. Je dis bien dans le discours chrétien. Parce qu'en ce qui concerne l'agressivité, voire la haine, dans le milieu ecclésiastique, on n'est pas plus bête qu'ailleurs !

Certes, chaque génération s'est interrogée sur l'origine de la haine, du mal, de la souffrance, apportant à ces questions la réponse qu'elle pouvait. D'où vient le mal, pourquoi s'est-il ainsi répandu dans le monde ? Est-il de nous comme un penchant irréprouvable, de l'autre comme un diable nous induisant en tentation, d'ailleurs encore, puissance matérielle qui corrompt l'être spirituel ? Ces questions n'ont-elles pas focalisé toutes les grandes interrogations philosophiques : la responsabilité, la liberté, la culpabilité ?

C'est Freud qui le premier a su, *en clinicien*, donner à cette question son centre de gravité, sa fonction signifiante et toute son ampleur. *Malaise dans la civilisation* est sans doute l'œuvre la plus élaborée qui puisse se lire sur ce sujet. En rapportant l'émergence de la haine et de la souffrance au désordre engendré par l'activité pulsionnelle et à la violence du surmoi, Freud dépasse et de loin les tentatives d'explication avancées jusque-là. Toutes ? Peut-être y aurait-il lieu, malgré ce qui a été dit précédemment, de faire une exception pour celle proposée, depuis des siècles, par le christianisme. En effet, par rapport à d'autres religions, à la plupart des systèmes philosophiques, il ne se contente pas d'évoquer le mal, de désigner le(s) responsable(s), ni d'en décrire les conséquences. Il aborde la question par son biais le plus paradoxal : « Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais, ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais ³. » Son grand mérite n'est-il pas d'avoir réussi à maintenir ce paradoxe, notamment par la promulgation du *dogme du péché originel*, en dépit de toutes les tentatives de simplification ⁴ ?

Certes, ce dogme n'a plus très bonne presse. Mais est-ce pour de bonnes raisons ⁵ ? Si par-delà saint Augustin, la Réforme, il s'est toujours imposé jusqu'au milieu du siècle dernier, n'est-ce pas parce que le mystère qu'il transmet recèle une vérité dont l'homme ne peut

3. Rm 7, 15. *Traduction œcuménique de la Bible, op. cit.*

4. Nous rencontrerons dans la deuxième partie de cet ouvrage les deux tentatives classiques qui effacent le paradoxe : la première, gnostique, qui fait du mal une puissance extérieure à l'homme, la seconde, pélagienne, pour laquelle l'homme est entièrement maître du péché et du mal qu'il commet.

5. Je trouve regrettable que la récente *Encyclopédie du protestantisme* (Paris, Cerf, Genève, Labor et Fides, 1995) escamote en quinze lignes le thème du péché, pour consacrer vingt pages à la culpabilité, en un article qui mêle de façon problématique *théologie* et *psychanalyse*.

guère faire l'économie ? N'y aurait-il pas un lien direct entre la déliquescence actuelle de la fonction paternelle et la désuétude dans laquelle est tombé ce dogme ?

Est-ce à dire que nous allons nous engager dans un dialogue entre la théologie et la psychanalyse ? Certes non ! Tout dialogue ne pourrait aboutir, comme il apparaît de part et d'autre en maints écrits, qu'à une perte de substance, un œcuménisme mou. Disons-le tout net, psychanalyse et théologie sont incompatibles ! Le chrétien ne refuse-t-il pas les choses d'en-bas, alors que le psychanalyste en fait son miel ? Le psychanalyste ne sourit-il pas de ce qui est en haut, qui constitue précisément l'aspiration, la richesse et la fierté du chrétien ? Du point de vue de l'histoire du salut ⁶, le chrétien est sans histoire, s'il n'est pas sans espérance. Cette espérance, le psychanalyste l'a abandonnée avec le mythe de la rédemption, par là même n'a-t-il pas récupéré son histoire ? Le chrétien est attaché au bien, au service du prochain. Le psychanalyste n'en a-t-il pas démasqué le fond de sadisme et déplacé la question sur une éthique du bien dire ⁷ ? Sur tous ces points et sans doute bien d'autres, psychanalyse et théologie n'ont rien en commun. Pourtant, le christianisme a su maintenir en sa théologie une vérité fondamentale concernant l'homme et sa condition sur terre. « C'est là que le christianisme, il vous baise. Il est la vraie religion. C'est ce qui devrait vous faire regarder à deux fois. Il est le vrai dans la religion », déclarait Lacan dans son séminaire *Les Non-Dupes errent* en 1973 ⁸.

Certes, nous n'ignorons pas que de nombreuses tentatives de dialogue ont eu lieu ces dernières années. Qu'ont-elles produites ? Un nouveau syncrétisme chez Drewermann, une mystique du désir, de la vie, de la communication chez notre chère F. Dolto. Ces tentatives, auxquelles nous pourrions en rajouter bien d'autres, méconnaissent qu'il n'est pas possible de parler de théologie à partir d'un point de vue psychanalytique qui voudrait plus ou moins en constituer la vérité. Les textes bibliques sont alors ramenés au rang de prétexte. Un sens ravaudé vient remplacer des formules tombées en

6. Nous reviendrons ultérieurement sur cette expression théologique classique.

7. Cf. J. Lacan, Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986.

8. J. Lacan, *Les Non-Dupes errent*, séance du 11 décembre 1973.

désuétude. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le péché devienne angoisse chez Drewermann, angoisse de culpabilité, angoisse de mort et d'autres encore ⁹ ? N'est-il pas ainsi vidé de tout son contenu théologique, dont l'angoisse, précisément, n'est qu'une conséquence ? Et pour rester sur le thème du péché, ne peut-on regretter que F. Dolto le définisse en terme narcissique ? Affirmer que « le péché de notre origine, c'est d'être impuissant à survivre sans l'assistance tutélaire de nos éducateurs ¹⁰ », que « Ne pêche plus » veut dire : « Va de l'avant. Sois fou de Dieu et aime, aime, aime. Ainsi, tout désir, à travers joies et peines, s'accomplira ¹¹ », n'est-ce pas dénier ce que la référence au péché tente de cerner dans le champ théologique ?

Réciproquement, à part quelques exceptions ¹², les travaux des théologiens vont du rejet ou de l'indifférence, ce qui n'est peut-être pas la plus mauvaise des attitudes, à une tentative de maîtrise, pour ne pas dire de récupération, qui cache difficilement, outre une ignorance des textes freudiens, une crainte et une fascination à peine déniées pour le sujet ¹³. J. Moltmann, qui s'est rendu célèbre par sa *Théologie de l'espérance*, en est une caricature. Il s'agit pour lui d'élargir les conditions de compréhension de l'homme aux dimensions de l'inconscient, de considérer la psychanalyse comme une méthode de découverte du sens. Les systèmes fondés sur le refoulement doivent être dépassés. La loi du meurtre du père abolie (*sic*), et l'Œdipe, qui ne permet pas de conclusion moderne et optimiste, abandonné (*resic*) ¹⁴. Sans commentaire, mais non pas sans sourire.

La question méthodologique est donc d'emblée fondamentale et il importe de la préciser. Freud lui-même nous en donne une indication dans sa correspondance avec le pasteur Pfister. D'une part il écrit : « Je me suis rendu compte avec satisfaction du long chemin que nous pouvons parcourir ensemble dans la voie de l'analyse ¹⁵. »

9. Cf. E. Drewermann, *La Parole qui guérit*, Paris, Cerf, 1992. S'ajoutent à cette série : l'angoisse dépressive, l'angoisse de déréliction, etc.

10. F. Dolto, G. Séverin, *La Foi au risque de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 84.

11. *Ibid.*, p. 90.

12. Citons sans prétendre à l'exhaustivité : L. Beirnaert, F. Régnaud, M. de Certeau, etc.

13. Nous ferons une place à part à P. Ricœur dans notre deuxième partie.

14. J. Moltmann, *Le Dieu crucifié*, Paris, Cerf-Mame, « Cogitatio fidei », 1974, p. 329-354.

15. Freud/Pfister, *Correspondance, 1909-1939*, lettre du 25 novembre 1928, Paris, Gallimard, 1991, p. 182.

Mais il est clair que ce chemin devra s'interrompre en raison de la rupture de pensée qui intervient dès que l'on touche à Dieu et au Christ. Et Freud, à titre d'exemple, de commenter la phrase de l'Évangile : « Tes péchés te sont remis, lève-toi et marche... » Si le malade avait demandé : « Comment sais-tu que mes péchés me sont remis ? », la réponse inévitable ne pouvait être que : « C'est moi, le Fils de Dieu, qui te les pardonne. » Donc, en réalité, une invite à un transfert illimité. Et maintenant, imaginez que je dise à un malade : « “Moi, Sigmund Freud, professeur titulaire, je vous pardonne vos péchés.” Quel impair, dans mon cas ¹⁶. »

Il existe donc un point à partir duquel les routes ne peuvent plus ni se recouvrir ni se mélanger. Telle est la méthode que nous suivrons : traiter ces deux champs sans aucune velléité de mélanger l'un à l'autre ¹⁷. En conséquence, il s'agira pour nous moins de nous intéresser à la question du sens qu'à la fonction signifiante jouée par chaque unité : texte freudien, biblique, dogme, etc.

Partant des premières considérations de Freud sur la religion, conçue comme une projection au ciel du complexe parental, nous découvrirons que 1911 constitue une année charnière dans sa réflexion, qui s'orientera alors dans une tout autre direction. Que s'est-il donc passé ? Sans doute sa relation complexe et douloureuse avec Jung a-t-elle grandement interféré, ainsi que ses recherches qui le conduiront à cette œuvre majeure : *Totem et tabou*. La religion n'y est plus conçue comme une projection, mais comme l'effet consécutif au meurtre du père primitif et à son introjection. C'est là que nous pourrions mettre en parallèle, non selon le sens, mais selon la fonction signifiante, un certain nombre de thèmes freudiens avec ceux du christianisme et en particulier *le dogme du péché originel et le mythe de la rédemption* ¹⁸.

Nous retrouverons ce mythe de la rédemption dans l'œuvre sans doute la plus extraordinaire de tout le XX^e siècle : *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Freud y décrit ce mythe chrétien

16. *Ibid.*

17. Rappelons que « sans mélange » (*asunkutos*) est un des termes par lesquels le Concile de Chalcédoine en 451 a tenté de régler la querelle sur les deux natures du Christ.

18. Aussi le lecteur ne s'étonnera-t-il pas que nous laissions de côté un certain nombre de textes. À partir de 1911, nous nous intéresserons presque exclusivement à *Totem et tabou* et *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*.

comme l'aboutissement du retour du refoulé qui a commencé avec le totémisme. En contrepoint, il positionne le judaïsme comme une religion fondée sur un démenti : celui du meurtre de Moïse. En conséquence, le judaïsme, qui a refusé le salut proposé par le Christ, tombe au rang de « fossile ¹⁹ ». Pourrions-nous le suivre dans l'ensemble de ses déductions et dans ses conclusions ? Souscririons-nous à ce qui finalement a constitué leur fondement ? C'est ici la théologie qui nous apportera son aide. En effet, opposer une religion fondée sur un démenti à une autre, effet du refoulé, nécessite d'en avoir préalablement, et dans chaque cas, dégagé les implications et la spécificité. C'est ce que nous ferons dans la deuxième partie, en suivant pas à pas saint Augustin dans sa querelle avec Pélage sur la question du péché originel. Or, à appliquer nos conclusions à l'opposition entre le judaïsme et le christianisme, nous verrons que la ligne de partage ne passe pas exactement là où Freud l'a fixée.

19. Selon le terme employé par Freud. Cf. *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1993, p. 181.

I

Vers *Totem et tabou*

Éléments biographiques : Freud et le judaïsme

Sigismund Freud ¹ est né le 6 mai 1856 à Freiberg, petite ville de Moravie. Selon la coutume, il reçut aussi un prénom juif : Schlomo. Nous ne disposons que de peu d'informations sur les croyances et les pratiques de ses parents.

Jakob, son père, juif d'origine hassidique, aux allures de patriarche, fut, jusqu'à la quarantaine, respectueux de la foi et des traditions de sa religion. L'observance poussée jusque dans les détails de sa tenue vestimentaire le faisait ressembler à ces juifs pieux d'Europe centrale. Freud nous raconte ², non sans émotion, l'épisode trivial et pathétique du « bonnet dans la boue » qui le marqua si durablement. « Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : “Une fois quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint, d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : ‘Juif, descends du trottoir !’ – Et qu'est-ce que tu as fait ? – J'ai ramassé mon bonnet” », dit mon père avec résignation.

Jakob était, semble-t-il, peu ouvert à la culture occidentale. Le Texte sacré constituait l'essentiel de ses lectures. Émigré à Vienne en 1860 pour des raisons économiques, il abandonna peu à peu sa foi, et les coutumes du judaïsme, sans toutefois jamais se départir d'un

1. Il changera son prénom en Sigmund à 22 ans.

2. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 175.

pieu respect pour le Livre saint. Pour les 35 ans ³ de son fils Schlo-mo, il lui offrit la Bible sur laquelle il avait appris à lire, dédicacée en hébreu dans un style quasi prophétique :

« Fils qui m'est cher, Shelomoh. Dans la septième année des jours de ta vie, l'Esprit du Seigneur commença à t'agiter et Il s'adressa à toi : Va, lis mon Livre, celui que j'ai écrit, et s'ouvriront à toi les sources de l'intelligence, du savoir et de la sagesse. Ceci est le Livre des livres où les sages ont puisé, où les législateurs ont appris le savoir et le droit. Tu as eu une vision du Tout-Puissant, tu as entendu et tu t'es efforcé de faire, et tu as plané sur les ailes de l'Esprit. Depuis lors, le Livre est resté en réserve comme les débris des Tables, dans une arche par-devers moi. Pour le jour où tes années ont atteint cinq et trente, je l'ai recouvert d'une nouvelle housse en peau et l'ai appelé : "Jaillis – puits, chantez-le !" et je te l'ai dédié afin qu'il soit pour toi un mémorial, un rappel de l'affection de ton père qui t'aime d'un amour éternel ⁴. »

Jakob fils de R'Sh(elomoh) Freid ⁵

À Vienne la capitale, le 29 nissan (5)651 6 mai (1)891

La mère de Sigmund, par contre, semble avoir conservé toute sa vie la foi et les coutumes de sa jeunesse. Selon Th. Reik, elle parlait un allemand approximatif largement mêlé de yiddish ⁶. Lorsque son fils s'établit à Vienne, elle invoqua le « Tout-Puissant » pour qu'il le bénisse, ainsi que sa famille et ses entreprises.

« Mes parents étaient juifs. Je suis également resté juif ⁷. » Non seulement Freud ne renia jamais sa judéité, mais il s'en montrait plutôt fier. Dans une lettre à Barbara Low de 1936, lors du décès de son beau-frère David Eder, il écrit : « Nous étions tous deux juifs et savions l'un l'autre que nous avions en commun cette chose mira-

3. Selon une tradition d'Europe centrale, âge où l'homme atteint sa maturité.

4. Cette dédicace est citée, mais de façon incomplète, par E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, I, Paris, PUF, 1958, p. 21-22 ; ainsi que par A. A. Roback, *Freudiana*, Cambridge, 1957, p. 92 ; et par M. Robert, *D'Edipe à Moïse*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, p. 31.

5. Ce lapsus calami de Jakob Freud est tout à fait étonnant.

6. E. Freeman, *Conversations with Theodor Reik*, Prentice Hall, 1971.

7. S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, NRF, 1984, p. 14.

culeuse, restée jusqu'à présent inaccessible à l'analyse, et qui fait le juif⁸. »

On ne sait pratiquement rien de l'éducation religieuse de Freud. Certes, il y eut sa Nannie, vieille servante catholique, qui l'emmenait régulièrement à la messe et lui enseignait la crainte du ciel et de l'enfer, ce qui ne l'empêcha pas d'être renvoyée pour vol. Contrairement à ce que suggère Jones, rien n'indique que sa prédication ait eu une influence durable sur le jeune Sigmund⁹.

Bien que son milieu familial se soit éloigné de la stricte observance des coutumes et des rites juifs, Freud les connaissait parfaitement bien. Il étudia les Écritures, ainsi que l'hébreu. Son maître Samuel Hammerschlag fut pour lui non seulement un ami mais pendant longtemps un soutien fidèle et généreux. C'est en hommage à sa fille unique et en signe d'affection qu'il nomma sa cadette Anna. Ses deux autres filles portèrent aussi le prénom de dames juives (Sophie était celui d'une nièce de l'instituteur, Mathilde, celui de Madame Breuer). Pour ses fils par contre, il choisit des prénoms dans le monde de la culture occidentale : Olivier en l'honneur de Cromwell, Jean-Martin en hommage à Charcot, Ernst en mémoire de Brücke, son terrible professeur de physiologie.

Si toute sa vie Freud fut rigoureusement athée, il n'en eut pas moins le sentiment profond de faire partie d'une communauté particulière par mille liens qu'il ne songea jamais à rompre. Peut-être l'antisémitisme de l'Autriche du XIX^e siècle renforça-t-il cette conviction. En 1925, il se souvenait encore de la vive déception ressentie lors de son entrée à l'Université. « Je fus avant tout en butte à l'idée qu'en tant que juif, je devais me ressentir inférieur et comme ne faisant pas partie de la communauté du peuple. Je rejetai catégoriquement le premier point. Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon origine – ou comme on commençait à dire – de ma race¹⁰. » Plus que la désillusion, on sent percer dans ces lignes,

8. S. Freud, *Correspondance*, lettre à Barbara Low du 19 avril 1936, Paris, Gallimard, 1966, p. 466.

9. Jones écrit, en effet : « Peut-être dut-il son aversion ultérieure pour la religion et les cérémonies chrétiennes à cette influence terrifiante », dans *La Vie et l'œuvre de Freud*, *op. cit.*, I, p. 20.

10. S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, *op. cit.*, p. 16.

écrites plus de cinquante ans après son entrée à l'université, le scandale, la révolte et le mépris provoqués par de tels propos sur la race et le sang.

Freud a toujours combattu ouvertement l'antisémitisme. L'affaire Dreyfus le bouleversa. Il y vit la France dégradée ¹¹. De même a-t-il ressenti l'élection de K. Lueger, violent agitateur antisémite, au poste de Bourgmestre de Vienne, comme un affront personnel.

Jusqu'en 1900, date de la publication de *L'Interprétation des rêves*, Freud vécut dans un milieu presque exclusivement juif, hormis ses professeurs, ses collègues et ses malades. Une lettre tout à fait passionnante, écrite à sa fiancée Martha Bernays le 23 juillet 1882, souligne son attachement au judaïsme, à sa valeur morale et éducative. « En ce qui nous concerne tous les deux, voici ce que je pense : bien que les formes dans lesquelles les vieux juifs se sentaient à l'aise ne nous offrent plus d'abri, quelque chose d'essentiel, la substance même de ce judaïsme si plein de sens et de joie de vivre n'abandonnera pas notre foyer ¹². »

Reste que nous sommes bien en peine pour définir ce « quelque chose d'essentiel », cette « substance » qui constitue le judaïsme. Sans doute peut-on citer pêle-mêle un ensemble de considérations disparates : une certaine rigueur morale, une attention soutenue pour la famille, le souvenir de l'histoire du peuple, le sens de la communauté, un goût pour l'étude, un humour décapant vis-à-vis de soi-même et de ses congénères. Freud nous témoigne à maintes reprises de son penchant pour les histoires juives. Elles abondent dans les lettres à Fliess. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il songe à rédiger une anthologie des histoires juives qu'il collectionne. Le livre ne verra jamais le jour, mais il semble avoir largement utilisé ce fonds pour sa « Psychologie de la vie quotidienne ».

11. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, lettre à Fliess du 9 février 1898, Paris, PUF, 1979, p. 217.

12. S. Freud, *Correspondance*, Lettre à Martha Bernays du 23 juillet 1882, p. 28 à 32. Tout à fait dans le même sens, on peut lire dans le texte de Max Graf, *Réminiscences du professeur Sigmund Freud*, Lucé, EPEL, 1993, p. 32 : « Quand mon fils naquit, je me demandais si je ne devais pas l'éloigner de la haine antisémite dominante... Freud me conseilla de ne pas faire cela. Si vous ne laissez pas votre fils grandir comme un juif – dit-il –, vous le priverez de ces sources d'énergie qui ne peuvent être remplacées par rien d'autre. C'est comme juif qu'il aura à se battre, et vous devez développer en lui toute l'énergie dont il aura besoin pour ce combat. Ne le privez pas de cet avantage. »